CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio, le 7 novembre 2026. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana / LEONCAVALLO : I Pagliacci. Daniele Menghini / Francesco Micheli (mises en scène), Andrea Battistoni (direction)

Après les rares *Iris* de Mascagni et *Bohème* de Leoncavallo, le mini-festival *Verismo* du Teatro Regio di Torino a frappé un grand coup avec le diptyque fondateur du genre, les plus célèbres et courants *Cavalleria Rusticana et I Pagliacci*, ces deux monuments que l'on croyait connaître par cœur, et qui ont soudainement retrouvé, à Turin, une urgence et une splendeur visuelle proprement renversantes.

C'est un véritable choc visuel que procure la production de *Cavalleria Rusticana* imaginée par **Daniele Menghini**, avec une scénographie est mirifique et spectaculaire : *exit* ici la place du village poussiéreuse pour une sorte de fête baroque somptueuse, un hiératique théâtre d'ombres et de lumières où les processions religieuses, les ors et les costumes d'un folklore onirique créent un écrin d'une beauté à couper le souffle. La tragédie prend ainsi une dimension quasi

archaïque, inéluctable.



Dans ce cadre grandiose, la Santuzza d'**Ekaterina Semenchuk** est celle des grands soirs. La voix est puissante, charnue, mais surtout habillée d'une douleur viscérale et d'une humanité déchirante. Face à elle, **Angelo Villari** campe un Turiddu à la virilité assumée, peut-être un peu trop en muscles et en force brute, mais qui confère au personnage une sorte d'aveuglement tragique. La palme de la classe revient sans conteste au baryton mongol **Ariunbaatar Ganbaatar,** dans le personnage d'Alfio. Sa présence est souveraine, sa ligne de chant d'une noblesse et d'une autorité naturelles. La Mamma Lucia d'**Elena Zilio** est bien plus qu'une figure maternelle conventionnelle, et l'on ne peut que saluer la voix toujours charnue de l'artiste, qui fait par ailleurs preuve d'une douleur retenue d'une profondeur bouleversante. Face à elle, la Lola de **Veta Pilipenko** est une révélation de sensualité et de théâtralité. Sa présence scénique, soulignée par un costume rouge flamboyant qui la désigne comme l'incarnation même de la tentation, donne au personnage une dimension quasi

allégorique.

Une partie du décor est réutilisée dans la production d'***I Paglicacci*** signée par **Francesco Micheli**, quand bien même moins ostentatoire que celle de *Cavalleria*, mais d'une intelligence redoutable, jouant sur le mécanisme du théâtre dans le théâtre avec une sophistication qui rend le drame final encore plus étouffant. La grande révélation de ce second *opus* se nomme **Martin Muehle**. Dans le rôle de Canio, le ténor allemand emporte l'adhésion par la puissance de son engagement dramatique : il n'est pas seulement le clown tragique, mais un homme brisé, dont la jalousie monte *crescendo* avec une tension palpable. Vocalement, il offre des moments de véritable incandescence, avec une générosité qui emporte tout sur son passage, faisant de son air« *Vesti la giubba* » un moment déchirant de vérité.



À ses côtés, **Carolina López Moreno** est une Nedda absolument captivante. On est habitué à des voix plus légères et flûtées dans ce rôle, mais la soprano albano-bolivienne impose au contraire un timbre plus large et plus sombre que de coutume dans sa partie. Cette couleur vocale inattendue donne à son personnage une gravité, une sensualité et une révolte intérieure qui rendent son destin encore plus poignant. Elle ne est plus l'oiseau fragile du livret, mais une femme qui se débat avec une conscience aiguë de sa condition. Et que dire de là encore d'**Ariunbaatar Ganbaatar**, qui passe du costume d'Alfio à celui de Tonio avec la même aisance déconcertante. Son « *Prologue* », chanté dans la salle, est un moment de théâtre pur, servi par sa voix est ample et son aura magnétique. Il confirme, s'il en était besoin, qu'il est l'une des meilleurs barytons de sa génération. De son côté, **Joshua Hopkins** campe un Silvio d'une musicalité souveraine : ligne de chant soyeuse, phrasé noble, engagement sincère, tandis que **Matteo Mezzaro** campe un Beppe d'une grande présence scénique.



Il serait injuste de terminer sans saluer les forces vives de la maison piémontaise : L'**Orchestre et le Chœur du Teatro Regio** s'avèrent tout simplement admirables. Sous la baguette fiévreuse d'**Andrea Battistoni**, l'orchestre déploie une palette de couleurs et une cohésion de tous les instants, passant de la transparence la plus délicate (l'*Intermezzo* de *Cavalleria* fut un moment de grâce pure) à la puissance dramatique la plus tellurique. Loin des clichés d'un vérisme braillard, le chef italien en extrait une noblesse insoupçonnée, faisant ressortir chaque détail de l'orchestration de Mascagni avec une clarté et une élégance magnifiques. Le chœur maison, préparé avec une précision d'orfèvre, a ajouté à chaque scène une épaisseur humaine et sonore qui a donné à ces deux chefs-d'œuvre une dimension véritablement lyrique et populaire.

CRITIQUE, opéra. TURIN, Teatro Regio, le 7 novembre 2026. MASCAGNI : Cavalleria Rusticana / LEONCAVALLO : I Pagliacci. Daniele Menghini / Francesco Micheli (mises en scène), Andrea

Battistoni (direction). Crédit photo (c) Daniele Ratti